

Dossier I.



**L'apparition du « rideau de fer » :
la nouvelle donne internationale
au sortir de la guerre
[Autour du discours de Churchill
à Fulton (1946)]**

Le 5 mars 1946, le Britannique Winston Churchill prononce au Westminster College de Fulton, université américaine du Missouri, en présence du président américain Harry Truman en personne, un discours qui est entré dans l'histoire comme étant un le premier grand discours de la guerre froide. Il est intéressant d'en saisir les enjeux et les répercussions.

Leader du Parti conservateur, Churchill a été Premier ministre du Royaume-Uni pendant la Seconde Guerre mondiale, de 1940 à 1945. À ce poste, il a animé l'effort de guerre britannique et a galvanisé le moral de la population.

Dans ce discours, intitulé « le nerf de la paix » (par allusion renversée à l'expression « le nerf de la guerre »), il affirme l'importance de sauvegarder la paix qui vient d'être gagnée. Mais aussi, de manière apparemment paradoxale, il exprime des propos agressifs à l'encontre de l'une des trois puissances alliées : l'URSS. Alors qu'un an auparavant, en février 1945 à Yalta, il avait, avec Roosevelt, dialogué en bonne entente avec Staline et posé sur une célèbre photo dans une attitude débonnaire aux côtés de ce dernier, il change désormais d'attitude à l'égard de l'URSS.

Affirmant mettre en garde l'Occident contre ce qu'il présente comme un danger d'expansionnisme de l'URSS, il introduit dans ce discours l'expression « rideau de fer ». C'est alors une expression métaphorique, puisque le rideau de fer n'existait à cette époque pas encore concrètement. En inventant et en employant cette expression, en affirmant l'idée d'un danger venu de l'Est, Churchill ne contribue-t-il pas à installer un climat de tension entre les deux Grands, climat qui conduira l'année suivante au déclenchement de la guerre froide ? Dans quelle mesure ce discours reflète-t-il avec une conscience aiguë les prémices de l'imminente séparation bipolaire de l'Europe et du monde, mais aussi, en anticipant, contribue-t-il lui-même à susciter cette division, à provoquer la rupture de la Grande Alliance ?

Par ailleurs, ce discours, par la richesse de son contenu et des situations évoquées, est une bonne occasion de faire un tour d'horizon de la situation internationale autour de 1946.

Il s'agira tout d'abord de resituer le parcours et le rôle historique de Churchill avant ce discours, puis d'analyser le contenu de ses propos à la lumière de la situation de l'Europe et du monde en 1946, puis d'analyser l'évolution de cette situation dans les mois et les années qui ont suivi.



► Churchill : un conservateur nationaliste et colonialiste, attaché à la grandeur de l'Empire britannique

Le passé de Churchill est révélateur des positions qu'il adopte dans ce discours. Dans sa jeunesse, dans les années 1890, il est officier de marine et sert notamment dans les colonies britanniques : par exemple en Inde en 1897, puis en Birmanie où il participe à la conquête de ce territoire, l'année suivante, et en 1898 en Afrique où il participe à la conquête du Soudan dans l'armée de Lord Kitchener ; il s'y illustre dans la bataille

d'Omdurman. En 1899, il se rend dans une autre colonie britannique, l'Afrique du Sud, où commence la guerre des Boers ; il y devient correspondant de guerre pour le *Daily Telegraph*. Fait prisonnier par les Boers, il s'évade de manière spectaculaire, ce qui lui vaut une première notoriété dans la presse britannique. La guerre des Boers se termine finalement en 1902 par l'annexion de la république sud-africaine du Transvaal et de l'État libre d'Orange à l'Empire britannique.

Passionné par les combats et les prouesses militaires, et fort de son expérience dans plusieurs colonies britanniques, Churchill écrit alors plusieurs livres et donne des conférences sur ces sujets. Il y développe des conceptions très colonialistes. Très attaché à la grandeur de l'Empire britannique, il estime que l'armée britannique n'est pas assez importante et doit être renforcée.

En 1900, il est élu député au Parlement, pour le Parti conservateur. Ministre de l'Intérieur en 1910-1911, il effectue des réformes pour humaniser le fonctionnement des prisons. Puis de 1911 à 1915, il est Premier Lord de l'Amirauté : à ce poste, il opère une importante modernisation de la flotte britannique. Mais il prend aussi une décision très contestée dans le cadre de la Première Guerre mondiale, celle de lancer l'expédition des Dardanelles, qui échoue (1915-1916) et cause de nombreux morts et blessés. Cet échec l'oblige à quitter son poste de premier Lord de l'Amirauté.

Après la Première Guerre mondiale, il se prononce pour une réconciliation avec l'Allemagne (contrairement à Lloyd George et au Français Georges Clemenceau). Surtout, il exprime un anticommunisme virulent. Dès 1918, un an après la Révolution d'Octobre en Russie, il préconise une intervention militaire en Russie pour mettre fin au régime bolchevik. Il dénonce par des mots très durs le communisme, affirmant : « de toutes les tyrannies de l'Histoire, la tyrannie bolchevique est la pire, la plus dévastatrice, la plus avilissante » (discours à l'Aldwych Club en avril 1919). Ce profond anticommunisme peut contribuer à expliquer pourquoi dès le début de l'année 1946, à peine la Seconde Guerre mondiale gagnée par les Alliés, il se retourne contre l'URSS.

En 1921, Churchill devint Secrétaire d'État aux colonies : à ce poste, il opère une répression très dure contre les Irlandais du Sinn Fein (l'Irlande était alors une colonie britannique) Puis il négocie avec l'IRA et contribue à la signature Traitée Anglo-Irlandais de 1921 qui permet la naissance de l'État Libre d'Irlande.

Dans l'entre-deux-guerres, sa carrière politique se caractérise par des hauts et des bas. En 1924, au poste de Chancelier de l'Échiquier, il prend la décision de rattacher à nouveau la livre sterling à l'or, ce qui entraîne une récession catastrophique, qui le rend impopulaire et lui vaut les sarcasmes de l'économiste Keynes. En 1926, face aux difficultés sociales, Churchill mène une politique dure et intransigeante qui attise le ressentiment des milieux populaires et des syndicats.

Durant les années trente, il n'est plus dans le gouvernement : pendant cette « traversée du désert », il écrit des articles, donne des conférences, et écrit un roman. Mais il est toujours parlementaire et, en tribun, mène une violente campagne contre le gouvernement travailliste de Ramsay MacDonald.

Animé d'un fort attachement à l'Empire colonial britannique, il s'oppose à l'autonomie des Indes britanniques, et notamment a des mots très durs et méprisants

pour Gandhi, qu'il désigne de l'expression méprisante de « fakir à demi nu ». Des documents d'archives confidentiels rendus publics en 2006 ont révélé que Churchill avait, en janvier 1943, suggéré de laisser mourir Gandhi si ce dernier faisait une grève de la faim alors qu'il était prisonnier des Britanniques durant la Seconde Guerre mondiale.

Par ailleurs, Churchill prend rapidement conscient du danger nazi au cours des années 1930. Il plaide pour une augmentation des crédits militaires du Royaume-Uni d'au moins 40 %, pour être en mesure de faire face à l'Allemagne nazie. En septembre 1938, suite à l'annexion des Sudètes (région de la Tchécoslovaquie) par l'Allemagne d'Hitler, il préconise une réaction conjointe de la France, du Royaume-Uni et de l'URSS. Il condamne la politique d'« *Appeasement* » menée face aux agressions d'Hitler par le Premier ministre Neville Chamberlain (conservateur) et désapprouve les Accords de Munich. Prononçant un discours à ce sujet au Parlement, il déclare, de manière prémonitoire : « on vous a donné le choix entre le déshonneur et la guerre ; vous avez choisi le déshonneur et vous aurez la guerre ».

En 1939, suite à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, le Royaume-Uni entre enfin en guerre contre l'Allemagne. Churchill redevient premier Lord de l'Amirauté ; quelques mois plus tard, le 10 mai 1940, il remplace Chamberlain et devient Premier ministre. Churchill joue un rôle essentiel à la tête du Royaume-Uni pendant la Seconde Guerre mondiale. Durant la bataille d'Angleterre (juin 1940-mai 1941), il galvanise la population anglaise, l'encourageant à tenir bon par de célèbres discours (« Je n'ai rien à offrir que du sang, du travail, des larmes et de la sueur », 1940). Il est un des grands leaders de la guerre ; très populaire, il devient un héros national.

Il n'hésite pas à prendre des décisions radicales. Ainsi, pour s'assurer que les Allemands ne puissent pas s'emparer de la flotte française, stationnée à Mers el-Kébir (située dans le golfe d'Oran, en Algérie), il la fait bombarder en juillet 1940.

Au cours de la guerre, il effectue un net rapprochement entre le Royaume-Uni et les États-Unis. Coopérant étroitement avec le président américain Roosevelt, il obtient des États-Unis une aide militaire importante, et le développement d'une étroite coordination militaire alliée entre les deux pays.

Il joue également un rôle majeur dans les conférences des Alliés qui se déroulent au cours des dernières années de la guerre, comme la conférence de Téhéran en 1943, ou la conférence de Yalta en février 1945. La photo représentant Churchill, Staline et Roosevelt à cette conférence reste le symbole de la « Grande Alliance ».

Malgré sa popularité auprès de la population britannique pour son action importante pendant la guerre, Churchill n'est pas réélu lors des élections de juillet 1945. Les Britanniques choisissent le Travailliste Clement Attlee. Plein de rancœur, Churchill critique durement les réformes de l'État-providence instaurées par Attlee. Marginalisé de la vie politique, il apparaît désormais en décalage avec son temps : ancré dans l'époque victorienne, attaché à la « grandeur britannique » conçue comme reposant sur la monarchie et l'aristocratie traditionnelles, le colonialisme, l'impérialisme, il apparaît comme un homme d'un autre âge, aux conceptions obsolètes.

► **Le discours de Fulton : entre constat précoce d'une certaine réalité et exagération**

Le discours de Fulton est un des derniers grands actes historiques de Churchill. Il est important d'en saisir les motivations et les enjeux.

Le fait qu'il prononce ce discours aux États-Unis est très significatif : cela illustre la conscience qu'a Churchill que désormais, ce sont les États-Unis qui dominent les affaires politiques mondiales. Pour Churchill, le Royaume-Uni pourra rester une grande puissance seulement en développant une alliance étroite, privilégiée, avec les États-Unis. C'est pourquoi lui-même cherche à se rapprocher du président Truman.

Puisque Churchill n'est plus Premier ministre, ce n'est pas en tant que représentant officiel du Royaume-Uni qu'il prononce ce discours, mais à titre personnel : « je n'ai aucune mission ni aucune habilitation officielles quelles qu'elles soient et que je parle uniquement en mon nom personnel », affirme-t-il d'ailleurs clairement en prenant la parole. Mais malgré cela, grâce à sa notoriété et à ses réseaux, il parvient à faire de ce discours un événement médiatique : de nombreux étudiants y assistent, ainsi que des universitaires, des intellectuels, et des responsables politiques, comme le président Truman en personne.

→ Un hommage appuyé rendu aux États-Unis

Dans son discours, Churchill rend hommage aux États-Unis, en évoquant la participation déterminante de ce pays aux deux guerres mondiales : « Deux fois au cours de notre propre vie, nous avons vu comment, contre leur volonté et leurs traditions, contre les arguments invoqués dont il est impossible de ne pas comprendre la force, les États-Unis ont été entraînés par des forces irrésistibles dans ces deux guerres, à temps pour assurer la victoire de la bonne cause, mais seulement après qu'avaient eu lieu des massacres et des destructions effroyables. Deux fois les États-Unis ont été obligés d'envoyer plusieurs millions de leurs jeunes gens au-delà de l'Atlantique ». Effectivement les États-Unis ont envoyé des forces importantes outre-mer au cours des deux guerres mondiales : dans la Première Guerre mondiale, l'effectif total des troupes américaines mobilisées était de 4,3 millions d'hommes. Mais les pertes humaines américaines ont été très faibles par rapport à celles de nombreuses autres nations : seulement 126 000 Américains ont été tués dans la Première Guerre mondiale, et 300 000 dans la Seconde Guerre mondiale.

Churchill s'attache aussi à mettre en valeur la puissance des États-Unis et la place importante de ce pays dans les relations internationales : « Les États-Unis sont actuellement au pinacle de la puissance mondiale ». Il affirme notamment l'idée que les États-Unis auraient un rôle crucial de direction à jouer dans la période à venir dans les affaires mondiales : « C'est un moment solennel pour la démocratie américaine car la primauté en matière de puissance s'accompagne aussi d'une responsabilité redoutable pour l'avenir ».

Ancien militaire, héros de guerre, homme de combat, Churchill se plaît à utiliser des expressions du registre militaire, alors même que la guerre est terminée : il reprend ainsi l'expression de « concept stratégique global » utilisée par les militaires américains.

➔ Une conception traditionaliste de la société

« Quel est alors notre concept stratégique global pour aujourd'hui ? Ce n'est rien de moins que la sécurité et le bien-être, la liberté et le progrès pour les foyers et les familles, pour tous les hommes et toutes les femmes dans tous les pays. Je pense tout particulièrement ici à la myriade de chaumières et d'appartements où les salariés s'efforcent au milieu des vicissitudes et des difficultés de la vie de préserver leurs femmes et leurs enfants des privations et d'élever leur famille dans la crainte du Seigneur ou selon des conceptions éthiques dont le rôle est souvent important ».

Ces phrases témoignent d'une représentation très traditionnelle de la société, axée sur les valeurs religieuses et sur l'individualisme (« chaumières », « famille »). C'est une image passéiste, marquée par une conception traditionnelle du rôle de la femme (au foyer) et par des conceptions religieuses (« Dieu »), marquées par l'éthique protestante (« crainte du Seigneur »).

En affirmant l'importance de protéger la « liberté », la « sécurité » des foyers « contre les deux affreux maraudeurs que sont la guerre et la tyrannie », il donne l'idée d'un danger, d'un conflit, d'un affrontement en germe.

➔ Des espoirs placés dans l'ONU, conçue comme placée sous le *leadership* des États-Unis

Churchill consacre un long passage de son discours à l'ONU nouvellement créée et y souligne le rôle de direction qu'ont selon lui les États-Unis à y jouer.

Les États-Unis, qui dans l'entre-deux-guerres n'avaient pas adhéré à la Société des Nations (SDN), ont au contraire participé activement à la mise en place de l'ONU, ébauchée le 1^{er} janvier 1942 avec la signature de la Déclaration des Nations unies par les représentants de 26 nations à Washington, puis créée officiellement lors de la conférence de San Francisco en juin 1945.

S'il place beaucoup d'espoirs en l'ONU, Churchill est également très tôt conscient des risques d'inefficacité qui pèsent sur cette nouvelle organisation. Il faut, dit-il, « faire en sorte que son travail porte des fruits, qu[e l'ONU] soit une réalité et non une fiction, qu'elle soit une force tournée vers l'action et non seulement un amas de paroles creuses ». « Avant de nous défaire de nos armements nationaux, qui constituent une assurance solide pour notre instinct de conservation, nous devons être sûrs que notre temple a été construit non pas sur des sables mouvants ou des bourbiers, mais sur du roc ». C'est pourquoi il insiste sur l'importance de doter l'ONU « dès le départ d'une force armée internationale [...] Je propose que chaque puissance et chaque État soit invité à déléguer un certain nombre d'escadrilles aériennes au service de l'organisation mondiale. Ces escadrilles pourraient être entraînées et préparées dans

leur propre pays mais se déplaceraient par voie de rotation d'un pays à l'autre. Elles porteraient l'uniforme de leur propre pays mais avec des insignes différents. Elles ne seraient pas appelées à intervenir contre leur propre nation mais pour le reste elles seraient sous les ordres de l'organisation mondiale. Cette initiative pourrait commencer à petite échelle et s'étendre à mesure que grandira la confiance ». Churchill avait déjà promu, mais sans succès, un tel projet d'armée internationale au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Quant à l'arme atomique, il s'affirme opposé à l'idée qu'elle soit contrôlée par l'ONU : pour lui, il serait pour le moment « erroné et imprudent de confier le secret de la connaissance ou de l'expérience de la bombe atomique, que partagent désormais les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Canada, à l'organisation mondiale tant qu'elle en sera à ses débuts ». Il préconise d'en laisser le contrôle aux États-Unis, qui sont alors les seuls à en disposer. Mais il tend à inclure son pays (« la Grande-Bretagne ») comme partageant, quasi naturellement, cette responsabilité avec les États-Unis (alors qu'en réalité il n'en est rien ; à cette époque, le Royaume-Uni ne possède pas l'arme atomique, il s'en dotera seulement en 1957). Cela correspond à son souhait de voir son pays s'allier étroitement aux États-Unis sur le plan militaire. Churchill reporte le principe d'un contrôle de l'arme atomique par l'ONU à un futur lointain et hypothétique, « lorsqu'enfin la fraternité profonde entre les hommes sera réellement ancrée et exprimée dans une organisation mondiale ».

- ➔ Une conception « atlantiste » : une volonté de rapprochement et d'alliance entre Royaume-Uni et États-Unis

Churchill se montre soucieux de réaffirmer la grandeur et le prestige du Royaume-Uni : « Que personne ne sous-estime la puissance éternelle de l'Empire britannique et du Commonwealth. Même si vous voyez les 46 millions d'habitants de notre île préoccupés par leur approvisionnement en denrées alimentaires, [...] même si nous éprouvons des difficultés à faire redémarrer nos industries et notre commerce d'exportation après six années d'efforts de guerre passionnés ». Pour lui, le maintien de la place du Royaume-Uni comme grande puissance mondiale passe par le choix de l'atlantisme, c'est-à-dire de l'alliance avec les États-Unis. Churchill insiste donc sur la nécessité selon lui de développer et de consolider l'alliance militaire et diplomatique initiée en temps de guerre entre le Royaume-Uni et les États-Unis. Il faut, dit-il, intensifier « l'association fraternelle des peuples anglophones ». Il préconise aussi une union, l'établissement d'une « relation particulière », d'une « association fraternelle » entre « le Commonwealth et l'Empire britanniques d'une part et les États-Unis d'autre part ». Pour cela, il préconise de favoriser « une amitié croissante et une compréhension mutuelle entre nos deux systèmes de société » qu'il qualifie d'« analogues ». Ce rapprochement doit se faire selon lui non seulement sur le plan de la société, mais aussi sur le plan militaire : il préconise l'approfondissement des « relations étroites entre nos conseillers militaires » (britanniques et américains), et une harmonisation des armements et des méthodes militaires entre les deux pays. En particulier, appelant de ses vœux « l'utilisation commune de toutes les bases militaires navales et aériennes qu'un de nos pays possède, partout dans le monde », il se déclare favorable à l'utilisation de bases militaires britanniques par les États-

Unis, et à la création de bases militaires américaines sur le territoire britannique. Sur le modèle de l'accord de défense conclu entre les États-Unis et le Canada, Churchill préconise une extension de ce système à tout le Commonwealth et envisage même l'éventualité du « principe d'une citoyenneté commune » entre les États-Unis et les pays du Commonwealth. Pour lui, la sauvegarde et le renforcement de la place du Royaume-Uni dans le monde passent obligatoirement par une allégeance aux États-Unis. Il envisage cette allégeance sur le modèle des « relations spéciales » qui existent déjà « entre les États-Unis et les Républiques d'Amérique du Sud ». Dans les années suivantes, le Royaume-Uni va effectivement devenir, conformément aux préconisations de Churchill, le plus fidèle allié diplomatique et militaire des États-Unis et son territoire va accueillir de nombreuses bases militaires américaines.

➔ L'évocation d'un futur affrontement bipolaire et d'un « rideau de fer » :
une vision prémonitoire ?

« Une ombre est tombée sur les scènes qui avaient été si clairement illuminées récemment par la victoire des Alliés ». Avec cette métaphore qui joue sur l'idée de demi-teintes, Churchill entame un tour d'horizon de la situation internationale quelques mois après la fin de la guerre.

« De Stettin dans la Baltique jusqu'à Trieste dans l'Adriatique un rideau de fer est descendu à travers le continent ». Cette phrase est la plus célèbre du discours. Il décrit un « rideau de fer », alors encore imaginaire, qu'il place le long d'une ligne nord-sud tracée entre deux villes, Stettin et Trieste, qu'il est important de présenter pour leur situation particulière.

Stettin, ville portuaire située sur les rives de l'Oder, un peu en amont de l'embouchure avec la mer Baltique, était au XIX^e siècle une ville de Prusse. Sous le nazisme, cette ville faisait partie du territoire du Reich d'Hitler. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, elle a été détruite à 65 % par les bombardements. Libérée du nazisme en avril 1945 par les troupes soviétiques, elle a été à la fin de la guerre, sur la demande de Staline, donnée à la Pologne, et prend alors le nom polonais de Szczecin. Elle devient alors la ville frontière entre l'Allemagne de l'Est et la Pologne, dans l'extrême nord-ouest de la Pologne. Bien que peuplée d'une majorité d'Allemands, la ville devient donc polonaise au lendemain de la guerre, en échange de la cession de la ville polonaise de Koenigsberg, plus à l'est (l'actuelle Kaliningrad) à l'URSS. Staline avait en effet exigé la cession de Koenigsberg à l'URSS pour permettre à son pays d'avoir un port sur la Baltique. Ainsi l'URSS conserve la partie orientale de la Pologne (peuplée majoritairement de Biélorusses et d'Ukrainiens), qu'elle avait déjà annexée en 1939. En 1945, le territoire de la Pologne « glisse » vers l'ouest, en absorbant le sud de la Prusse-Orientale, la Poméranie et la Silésie.

En 1945-1946, au moment de ce transfert de souveraineté, une grande partie des habitants allemands de Szczecin est alors violemment expulsée (et nombre d'entre eux sont même massacrés, dans un contexte de troubles et de tensions), remplacée par des Polonais venus surtout des territoires de l'Ukraine et de territoires annexés par l'URSS ; ces Polonais sont encouragés à s'établir dans la région de Szczecin. En citant Stettin, Churchill veut dénoncer ces violences. Il les évoque un peu plus loin